

OBJET OU PROJET, JAMAIS SUJET

La femme et la littérature catholique d'expression française, 1918-1930

CÉCILE VANDERPELEN*

“Dans une classe sociale, dans une famille, dans un peuple, la jeune femme est la réserve de l'avenir et la sauvegarde de la tradition. C'est vers elle que se tournent les vœux des écrivains incertains de leur destinée”.

Henri Davignon, 1910 ¹.

AU LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, UN NOUVEAU CANON FÉMININ ÉMERGE TIMIDEMENT : LA ‘FLAPPER’ OU LA ‘GARÇONNE’. CETTE FEMME S’ÉMANCIPÉ DES VALEURS FAMILIALES TRADITIONNELLES ET DÉLAISSE LES ATTRIBUTS PHYSIQUES DE LA FÉMINITÉ. CONTEMPORAINE ET COROLLAIRE DE LA MODERNITÉ, DU SUFFRAGE UNIVERSEL ET DU LIBÉRALISME, ELLE DÉRANGE TOUT PARTICULIÈREMENT LES HOMMES DE LETTRES NOSTALGIQUES D’UN PASSÉ RÉVOLU ET IDÉALISÉ. CEUX-CI PRÉFÈRENT CHANTER LA VIERGE ET LA MÈRE, FIGURES STRUCTURANTES DU SYSTÈME TRADITIONNEL ET CHRÉTIEN. MALGRÉ SA RICHESSE, L’EXPRESSION LITTÉRAIRE DE CETTE VISION DE LA FEMME N’A JAMAIS ÉTÉ OBJECTIVÉE PAR LES HISTORIENS. CET ARTICLE PROPOSE QUELQUES PERSPECTIVES D’INVESTIGATIONS LIMITÉES A LA BELGIQUE D’EXPRESSION FRANÇAISE DE L’APRÈS-GUERRE.

I. Les mères

Après la Grande Guerre, l'Europe est tourmentée par une psychose de ‘dépopulation’. Le conflit a effectivement décimé les populations et provoqué une chute de la natalité. Cette situation inquiète les autorités qui veulent, dans un climat diplomatique instable, s'assurer une puissance guerrière efficace. Un discours alarmiste se développe alors et les femmes sont incitées à donner des enfants à leur patrie en danger. Celles qui se dérogent à ce devoir sont suspectées d'égoïsme et d'immoralité ².

En Belgique, les instances ecclésiastiques et politiques catholiques participent aux discours natalistes de l'époque en insistant sur les causes morales du problème. Alertées par la dislocation de la famille et la remise en question des valeurs morales traditionnelles chrétiennes, les institutions catholiques, et plus particulièrement l'Association catholique de la Jeunesse belge, s'emploient activement à tenter de sauver l'institution familiale menacée ³, entre autres, par la diffusion du livre, support d'une littérature immorale

1 “La jeune fille au théâtre et dans le roman”, in *La Revue générale*, IV.1910, p. 451.

2 Les politiques et discours natalistes de l'entre-deux-guerres ont été étudiés pour la France : ANNE COVA, *Maternité et droits des femmes en France (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Anthropos historiques/ Economica, 1997, p. 233-393 et MARY LOUISE ROBERTS, *Civilization without Sexes, reconstructing Gender in Postwar France, 1917-1927*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 1994, p. 89-149.

3 PIERRE RION, “L'ACJB et la lutte contre l'immoralité durant l'entre-deux-guerres. Phantasmes et réalités”, in *Revue belge d'Histoire contemporaine*, 1984 (XV) n° 1-2, p. 71-102.

où sont mis en scène le mariage sans enfant, le concubinage et l'adultère⁴. Les écrivains catholiques sont sollicités afin de répandre, grâce à leur plume, les préceptes chrétiens. L'Église bénéficie à cet égard d'un regain spirituel conjoncturel qui touche surtout les jeunes. Ces derniers ont vécu l'horreur des tranchées et aspirent à une société réformée et rechristianisée⁵. Souvent membres de l'ACJB, ils créent des revues littéraires dans lesquelles ils tentent de diffuser, grâce à leur création artistique, un programme politique affirmant leur faveur pour un pouvoir exécutif renforcé. Ces revues, qui ont en commun de s'organiser à partir des institutions universitaires, ont pour noms : *La Jeunesse nouvelle*, *Les Cahiers mosans*, *Les Cahiers de la Jeunesse catholique*, *Les Heures claires*, *L'Envolée*, *La Revue latine* et *La Nouvelle équipe*. Elles sont soutenues par les 'aînés' - Henri Davignon, Pierre Nothomb, Henri Carton de Wiart, etc. - qui eux, s'expriment dans *La Revue générale* et la *Revue catholique des Idées et des Faits*. Jusqu'en 1926, ces écrivains sont enfermés dans le 'ghetto catholique'⁶ : ils professent un catholicisme intransigeant⁷ teinté de maurrassisme et inspiré ouvertement par les 'B' du traditionalisme français : Barrès, Brunetière, Bourget, Bordeaux et Bazin. Formant un cénacle endogène, ils se démarquent du groupe des 'intellectuels' - né de l'affaire Dreyfus - puisque ce terme désigne les écrivains laïques républicains, les 'Autres'⁸.

A l'instar de leurs homologues français, les écrivains catholiques belges chargent le romantisme de tous les maux de la société. Ce courant artistique basé sur l'introspection et l'exaltation des sentiments a valorisé l'individualisme, essence du mal qui assiège la société en la plongeant dans un désordre moral et social dont la guerre est l'une des conséquences. Selon ce raisonnement, le romantisme n'est que l'une des idoles, l'un des 'faux dieux', devant lesquels l'homme moderne se prosterne : la démocratie, la Révolution, le progrès et la science⁹. Pour contrer cette 'anarchie' et ce 'bolchevisme' intellectuel, les écrivains conservateurs proclament la primauté de la raison et se rallient aux postulats énoncés par le Parti de l'Intelligence constitué par Henri Massis

4 "Les rapports de la section littéraire du Congrès de Liège", in *Les Cahiers de la Jeunesse catholique*, IX.1927, p. 452-484.

5 MARTIN CONWAY, "De la Cité séculière à la 'Cité de Dieu' : les catholiques et la politique dans la Belgique francophone de l'entre-deux-guerres", in *Cahiers du CREHSGM*, n°13, 1991, p. 57-89.

6 Terme proposé par Michel Winock pour décrire le champ des intellectuels catholiques jusqu'en 1926, date de la condamnation de Charles Maurras marquant le début d'une ouverture de ce champ à des positions philosophiques exogènes (MICHEL WINOCK, 'Esprit'. *Des intellectuels dans la cité 1930-1950*, éd. revue et augmentée, Paris, Seuil, 1996, p. 29-39).

7 Voir la définition et les limites du terme de catholicisme intransigeant dans Y. PALLAU, "Approche du catholicisme républicain dans la France de l'entre-deux-guerres", in *Les Intellectuels catholiques. Histoire et débat*, n° spécial de *Mil neuf cent. Revue d'Histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel)*, Paris, 1995, p. 49-51.

8 ETIENNE FOUILLOUX, "Intellectuels catholiques ?", Réflexion sur une naissance différée", in *Le Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 53, I-III.1997, p. 13-24.

9 Dans l'après-guerre, les écrivains catholiques trouvent un maître en la personne de Vallery-Radot. Ce collaborateur régulier de la *Revue catholique des Idées et des Faits* rallie tous les suffrages grâce à son livre *Devant les idoles* (Paris, Perrin, 1920).



- L'écrivain Luc Hommel.
(*Alphabet illustré de l'Académie*, Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique (ARLLFB), 1995, p. 152)

en 1919. L'un de ces postulats établit l'équation entre le romantisme et la féminité. Cet axiome, développé par Maurras dans *Le Romantisme féminin*¹⁰, enferme la femme dans un univers en négatif de celui qu'habite l'homme : tandis que la femme vit et agit selon son intuition et son cœur, l'homme pense et raisonne. Dangereuse, cette créature écervelée tente insidieusement d'introduire l'homme dans le chaos émotionnel féminin. C'est là ce que l'on peut lire dans un dossier spécial consacré au romantisme par *La Revue latine*, mensuel d'obédience maurrassienne créé à Louvain en 1920¹¹. Derume, professeur à l'école Bonne-Espérance, y explique pourquoi le romantisme est féminin et surtout, pourquoi il est dangereux : "Le romantisme est féminin (...). (...) il a inventé le sacerdoce de la femme; il a créé un empire féminin, que la femme exerce, non plus comme au XVIIe siècle, en restant à sa place et par ces arts naturels, mais par la prise de possession du gouvernement religieux et moral. (...) Le résultat de cette influence est la 'dévirilisation de l'homme', le fléchissement de la raison sous la spontanéité, la dispersion dans le sentiment par l'abdication des énergies organisatrices et constructives"¹².

Cette 'dévirilisation de l'homme' témoigne de l'angoisse intrinsèque du discours des hérauts de l'ordre et de l'autorité. Cette angoisse n'est, notons-le, pas l'apanage des tenants du conservatisme de l'entre-deux-guerres; d'après Annelise Maugue, une "crise de l'identité masculine", provoquée par l'avènement d'une "Eve nouvelle" est perceptible dès la fin du XIX^e siècle¹³.

Après la guerre, l'invocation de Minerve - une déesse ! - se fait plus insistante. Estimant appartenir à une génération nouvelle pour qui *L'Amour n'est plus le maître*¹⁴, les anciens combattants se sentent transformés et éprouvent le besoin de l'exprimer. Comme l'écrit Luc Hommel, fondateur et directeur de *La Jeunesse nouvelle* - mensuel littéraire né à Louvain en 1919 et prônant un renforcement de l'autorité et de l'ordre dans la cité¹⁵ -, l'expérience des tranchées leur a donné "un fond de gravité, de sécheresse même"¹⁶ qui

10 Publié en 1905 et réédité en 1927 à la Nouvelle Bibliothèque nationale.

11 Cette revue d'intérêt général est fondée et dirigée par Stanislas Dotremont. Elle peut être considérée comme le précurseur de *La Revue catholique des Idées et des Faits* puisqu'elle est animée par des hommes qui rejoindront plus tard la revue de l'abbé Van den Hout (ERIC DEFOORT, "Le courant réactionnaire dans le catholicisme francophone belge (1918-1926). Première approche", in *Revue belge d'Histoire contemporaine*, 1977 (VIII) n° 1-2, p. 87-88). Signalons par ailleurs que le directeur de la revue est l'auteur d'un *Pamphlet contre les femmes* (Bruxelles, Editions de l'Alliance, 1946) et de *Féminités essentielles* (Paris/Bruxelles, Dietrich & Co, 1941).

12 E. DERUME, "La disgrâce du romantisme", in *La Revue latine*, 20.IX.1922, p. 267.

13 ANNELISE MAUGUE, *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris/Marseille, Rivages, 1987.

14 LUC HOMMEL, *L'Amour n'est plus le maître*, pièce en trois actes, Bruxelles, Ed. de la Revue générale, 1926.

15 ERIC DEFOORT, *op.cit.*, p. 82-85 et J.-W. SERRUYS, *Sous le signe de l'Autorité. Contribution à l'histoire des idées politiques d'après-guerre*, Bruxelles, Ed. de la Cité chrétienne, 1935.

16 LUC HOMMEL, *op. cit.*, p. 18.

Objet ou projet, jamais sujet

rend haïssable tout “désordre du sentiment”¹⁷. La femme, elle, incarnation de l’amour, ne peut compatir aux inquiétudes intellectuelles de ces hommes à qui l’épreuve a donné le privilège douloureux d’être particulièrement lucides. Ainsi, après avoir chanté pendant de longues strophes la beauté et la douceur d’une femme, Paul Champagne, autre fondateur de la *Jeunesse nouvelle*, s’exclame, désolé :

“Si tu m’as révélé la vie et la douceur,
Ta grâce et tes baisers, dont hier j’étais ivre,
N’ont pas comblé pourtant un penseur las de vivre.
Un moment, ton amour put dissiper mon deuil;
Mais le voici plus triste et, repris par l’orgueil,
Prêt à quitter tes bras si frais pour l’âpre étude,
Comme si son épouse était la solitude...”¹⁸.

En effet, comment se sentir compris par celles qui sont restées à l’arrière du front. L’accès à la ‘connaissance’ est d’autant plus refusé aux ‘planquées’ que les rapports entretenus par les anciens poilus avec la guerre sont parfois très ambivalents. Ainsi, tandis que Carlo de Mey, (co-fondateur de *La Jeunesse nouvelle*) décrit les horreurs vécues pendant la guerre par Pierre, le héros de *Pierre le Mutilé*, il note pourtant “qu’il regrette parfois de n’être plus dans la fournaise où, incontestablement, il y avait de la grandeur et où les hommes étaient décantés, où la vie toujours si exposée, avait un but qui dépassait l’intérêt individuel”¹⁹. Nostalgique, Pierre se “souvient de la guerre et de l’atmosphère spéciale qu’elle créa : de la laideur sans doute, mais combien de beauté ! Il déplore qu’on ne sache plus respirer le même souffle”²⁰. Les femmes n’ont pas connu toutes ces ‘grandeurs’, toutes ces ‘beautés’...²¹.

Prônant une réforme de l’Etat selon un fonctionnement soucieux des intérêts du groupe, les catholiques conservateurs entendent instaurer une société hiérarchisée basée sur l’institution familiale. A ce modèle, ils opposent le féminisme, déduction logique de l’individualisme que l’un des collaborateurs de *Pour l’Autorité*, journal qui succéda à la *Jeunesse nouvelle* en 1924²², énonce dans les termes suivants : “L’individualisme engendra le féminisme et les campagnes contre la famille : arracher la femme au joug

17 *Idem*, p. 79.

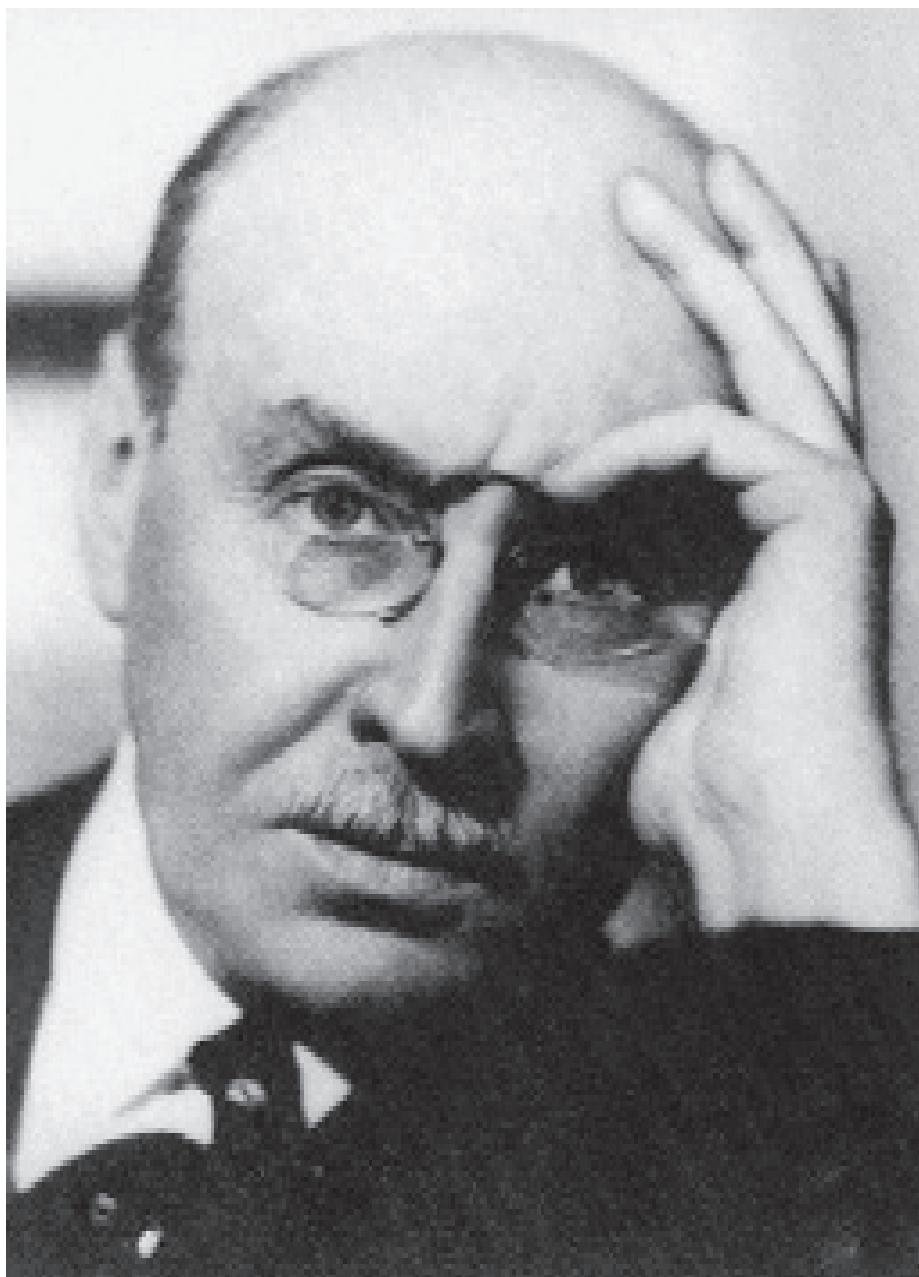
18 PAUL CHAMPAGNE, “Le cœur et l’esprit”, in *Jeunesse nouvelle*, III-IV.1920.

19 CARLO DE MEY, *Pierre le mutilé*, Bruxelles, Ed. de la Jeunesse nouvelle, 1921, p. 29-30.

20 *Idem*, p.28.

21 Annelise Maugue a souligné le paradoxe de bien des écrivains qui, désirant dénoncer la guerre, s’efforcent pourtant de construire une aura de gloire aux poilus (“La littérature romanesque après la guerre de 14-18. Naissance d’une nouvelle figure du politique”, in ELIANE VIENNOT (dir.), *La Démocratie ‘à la française’ ou les femmes indésirables*, Paris, Université de Paris VII, 1996, p. 183-186).

22 Ajoutons d’ailleurs que ce groupe se fit, à partir de 1925, un farouche défenseur du suffrage familial (J.-W. SERRUYS, *op.cit.*, p. 95-97).



- L'écrivain Henri Davignon.
(*Alphabet illustré de l'Académie*, Bruxelles, ARLLFB, 1995, p. 82)

conjugal, enlever les enfants à l'influence des parents, c'est leur permettre de développer leurs aspirations personnelles"²³. Ce rejet catégorique de toute velléité d'émancipation féminine est exprimé sous une forme littéraire par Carlo de Mey : "– Non, Guite, tu as tort. Nous n'aimons pas, nous qui sommes revenus de la guerre, les jeunes filles émancipées. Je ne veux pas qu'on puisse médire de toi. Si tu veux fumer, rien ne t'empêche de le faire ici sans qu'il soit nécessaire de te donner en spectacle"²⁴.

Dans cette optique, les cheveux courts des garçonnes sont ressentis comme étant plus qu'un emblème du féminisme : ils sont une preuve flagrante et insupportable de la décadence de la civilisation. Pour les hommes qui refusent la société moderne, la confusion des genres sexuels dont les cheveux courts sont le symbole, ne peut aboutir qu'à une destruction de la culture occidentale²⁵. Cette angoisse face au changement d'apparence des femmes est clairement énoncée par l'écrivain Antoine Redier, directeur de la très conservatrice *Revue française*. En 1925, les Grandes conférences catholiques organisées par l'abbé Gabriel Van den Hout - directeur de la *Revue catholique des Idées et des Faits* - accueillent à Louvain ce chantre de la tradition. Il exprime à cette occasion son espoir d'un retour à la civilisation où les femmes laisseraient pousser leurs cheveux : "Et bientôt surgira, renouvelée, et plus belle et triomphante que jamais, la noble et douce, et sage civilisation d'Occident. Alors contre la Barbarie asiatique dont le foyer tremble à Moscou, se révélera le grand ordre chrétien (...). Ce jour là, nous rebâtirons toute la cité sur ses assises naturelles, qui sont les assises familiales; et nous aurons besoin pour rendre aux humains désemparés le bonheur perdu, nous aurons besoin de l'aide de douces mains féminines. Nous les appellerons à notre secours pour rendre habitables et chaudes les maisons aujourd'hui désertées; nous les supplierons de revenir à leur rôle, qui est de choyer, (...), les pauvres êtres souffrants, les maris et les enfants, dont elles ont mission d'adoucir les mœurs et d'embellir la vie; qui est aussi de se faire aimer elles-mêmes et d'user, pour les conquêtes nécessaires, des charmes dont Dieu les a pourvues. De ces charmes, la plus puissante, à dire d'experts, est la chevelure, dont Saint Paul, (...) disait qu'il est honteux à la femme de la faire couper ou raser"²⁶.

A l'instar d'Antoine Redier dans son livre *Mes garçons et vos filles*²⁷, Carlo de Mey, défend l'éducation traditionnelle des filles qu'il conçoit comme étant un rempart contre la déliquescence de la société. Il nous laisse apercevoir dans *Pierre le Mutilé*, l'éducation de la femme parfaite, c'est-à-dire de la ménagère accomplie : "Elle même appartenait à cette génération de la femme parfaite dont les mères avaient autrefois la recette; elle n'avait eu

23 *Idem*, p. 79.

24 CARLO DE MEY, "Guite, jeune fille moderne", in *La Jeunesse nouvelle*, XI.1919, p. 140.

25 MARY LOUISE ROBERTS, *op cit*.

26 ANTOINE REDIER, "Si les cheveux d'Eve repousseront", in *La Revue catholique des Idées et des Faits*, 25.XII.1925, p. 15.

27 *Id.*, *Mes garçons et vos filles*, Paris, Grasset, 1929.

nulle peine à se faire l'éducatrice de ses enfants [ses filles]. C'est ainsi qu'elle les avaient incitées au soin de la maison et à l'administration des biens familiaux et supprimé chez elles l'insouciance et l'inertie, symptômes de la morbidité de la bourgeoisie actuelle. Elle les avait intéressées au bon fonctionnement du groupe familial et n'avait cessé de développer chez elles l'idée de solidarité et le sentiment de responsabilité²⁸.

A cette femme parfaite est dévolu le rôle d'assurer la cohésion de l'institution familiale et, surtout, de travailler au salut de l'âme de son mari par l'abnégation et le sacrifice. Puisque chez la femme prédomine l'âme et l'amour, il est naturel qu'elle s'adonne plus volontiers aux spéculations spirituelles et donc, qu'elle mène l'homme vers la Rédemption.

2. Les anges et les sacrifiées

Le thème de la femme-ange-gardien-de-l'homme - poncif de la culture catholique²⁹ - est abondamment développé par le directeur de *La Revue générale* (de 1918 à 1936), Henri Davignon, coryphée de la littérature catholique belge de la première moitié du siècle qui conçoit son art comme un moyen d'accomplir une mission apologétique, moralisatrice et 'civilisatrice'³⁰. C'est dans son roman *Le Sens des jours* qu'il projette le plus clairement la fonction féminine telle qu'il la conçoit. L'intrigue y évolue à partir du personnage de la parfaite Isabelle, jeune femme issue d'un lignage noble qui tente de réparer la légèreté et la concupiscence de son mari, riche parvenu, grâce à sa pureté et à son honnêteté. Afin de mettre en valeur le caractère séraphique de son héroïne, Davignon lui fait côtoyer son antithèse : une femme ambitieuse et émancipée, la marquise Catherine de Famenne. Tandis que la probe Isabelle ne pense qu'à la maternité, Catherine se préoccupe de sa propre ascension sociale qu'elle tente de réaliser grâce aux jeux de la séduction. Le caractère méphistophélique de la marquise est décrit grâce à une peinture de son apparence physique : "La quarantaine ne pesait pas à la belle marquise, pas plus que la pensée de sa fille, encore moins celle de son mari. Son âme vulgaire ignorait les remords, comme son cœur égoïste l'amour. En dépit du trouble de cette minute, son visage avait son expression habituelle et souriante. Qui eût discerné derrière le sourire de ces lèvres trop rouges l'ironie, l'émoi ou l'indifférence ? La lueur froide des yeux trahissait, cependant, ce quelque chose d'implacable et de dur qui marque les voluptueux. Catherine révélait à cette heure la cruauté qui monte aux visages des félins et donne à

28 CARLO DE MEY, *Pierre le mutilé*, p. 42.

29 M. DE GIORGIO, "La bonne catholique", in GEORGES DUBY & MICHELLE PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 4 : GENEVIÈVE FRAISSE & MICHELLE PERROT (dir.), *Le XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1991, p. 169-197.

30 On trouvera un exposé assez complet de la mission de l'écrivain catholique telle que la conçoit Henri Davignon dans : "Le roman catholique", in *Les Lettres belges d'expression française au Congrès de Malines, 23-26 septembre 1909*, Bruxelles, Albert Dewit, 1910, p. 65-80.

Objet ou projet, jamais sujet



- Un ange blanc portant les drapeaux belge et britannique.
(Carte postale imprimée en Grande-Bretagne, archives personnelles de la famille Gilson)

leur beauté un sens définitif. Ses lèvres se plissaient à demi rentrées et le nez régulier un peu fort, un nez de statue grecque, pinçait ses narines comme un défi”³¹.

On le voit, cette femme capitalise tous les dangers : mauvaise mère, mauvaise épouse; elle est froide et indifférente. Tous ces périls stigmatisent profondément l'apparence de cet être aux cheveux noirs et à l'aspect félin dont la description correspond aux caractères séculaires et universels dont on affuble généralement les 'amazones'. Et, tandis que la féline marquise de Famenne fume - bien sûr ! - et s'amuse, Isabelle attend l'occasion de souffrir car “elle était tourmentée au sein de la prospérité même par l'attrait mystérieux du sacrifice”³². Cette occasion lui est heureusement donnée grâce à la ruine de son mari. Enfin, contrainte à l'indigence, elle peut s'épanouir et “s'enivrer l'âme de la confuse acceptation des sacrifices inconnus”³³. Comblée, la jeune femme remercie Dieu : “(...) je pressens l'orage et n'ose vous prier de le détourner de moi. Déjà vous m'avez tordue sous une rafale douloureuse et me voici plus forte et meilleure. Est-ce que vous voulez m'affermir par d'autres souffrances ? Si de moi peuvent jaillir ainsi des sources de bonheur et de fécondité, je ne me révolte pas. Le mal de nos vies est d'être stériles comme les rochers du désert; frappez, Seigneur, pour que l'eau bienfaisante coule”³⁴.

Le sacrifice doit cependant demeurer secret, la vie de la femme se passe loin des agitations de la vie publique : c'est à partir du foyer qu'elle contemple la carrière du mari qu'elle soutient. Ainsi, dans *Le Sens des jours*, Madame Romagne, épouse d'un magistrat réputé, œuvre pour le bonheur des foyers sans s'aventurer dans le monde extérieur : “Elle se confinait dans son intérieur et les bourgeoises du cru la considéraient comme une femme sans importance, annihilée par son mari. La bonté active et ingénieuse de son cœur était un trésor secret, dont ceux-là seuls qui avaient pu y puiser savaient la valeur inestimable”³⁵.

Ce “trésor secret” ne peut pourtant conduire aux dangereuses effusions de la passion. Catherine l'a bien compris et elle raisonne son ami, le fougueux Jacques Romagne, qui tente de l'amener vers l'adultère :

“- Rationnez donc avec un poète ! L'amour est-ce la grande chose de la vie ?
- C'en est la fleur et la beauté, c'en est le courage et l'énergie.
- Il y a la famille, le foyer, la préparation de l'avenir”³⁶.

31 HENRI DAVIGNON, *Le sens des jours*, 2e éd., Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1924, p. 31-32.

32 *Idem*, p. 8.

33 *Idem*, p. 166.

34 *Idem*, p. 166-167.

35 *Idem*, p. 330.

36 *Idem*, p. 15.

Si le sacrifice de la femme doit avant tout servir la pérennité des traditions familiales, il doit également pouvoir être consenti pour la reconstruction et la cohésion nationale. Les hommes ont fait don de leur corps au front, c'est à présent aux femmes de prouver leur patriotisme et ce, loin des subversions du féminisme. Albert Fasbender, fervent maurrassien, collaborateur de la revue littéraire liégeoise *Les Cahiers mosans* (1924-1934), régulièrement président de l'Union catholique des Etudiants de Liège et député rexiste à partir de 1936³⁷, exprime clairement cette idée lors d'une conférence qu'il fait au Cercle des Etudiants de Liège de l'Union catholique : "Les hommes, et je veux dire l'humanité, ont besoin d'humilité et de bonté plus qu'en aucun temps : soyez humbles, soyez bonnes; cela vous est plus facile et plus naturel qu'à nous. Coupez vos cheveux, c'est plus simple pour la coiffure et c'est, à mon sens, infiniment plus joli; mais ne confiez pas à cette mode charmante l'odieuse signification d'un symbole. Et pensez au-dessus de tout à votre mission réelle, qui se passe de bouquins et de laboratoires, à votre mission de vie, qui dépasse de mille coudées nos vaines agitations, à votre mission de douleur et d'effacement, Mesdemoiselles, vous qui deviendrez des mères"³⁸.

Le sacrifice féminin patriotique est volontiers développé par Davignon et part du principe qu'il existe une 'réalité féminine' belge. Dans *Tout le reste est littérature*, il tente de démontrer l'existence irréfutable de la Belgique - travail qui représente dès l'aube de sa carrière un objectif de création avoué³⁹. Pour ce faire, il invoque des réalités qu'il estime indéniables : les peintres et écrivains belges, les kermesses et processions qui scandent la vie quotidienne de nos régions et le caractère de la femme belge. Selon Davignon, ce caractère est parfaitement visible chez Elisa, la jeune fille qu'aima Charles De Coster et qui lui inspira le personnage de Nele dans *Thyl Ulenspiegel* : "Elisa est une jeune fille sensible et ombrageuse, très matérielle et un peu simple, enfermée dans un 'quant à soi' où il y a une part de convention ou de tradition, qui ne comprend pas grand chose à l'expression littéraire de la passion, mais est toute prête à en calmer les orages par une souriante et sage indulgence. (...) Notre jeune fille belge [oppose à l'amour littéraire] un cœur ferme, une sensibilité frémissante, mais soucieuse d'équilibre, et ce goût du foyer qu'elle ne pourra jamais voir satisfait"⁴⁰. Bref, Elisa est "L'ange qui conseille et fortifie"⁴¹.

37 JEAN-MICHEL ETIENNE, *Le Mouvement rexiste jusqu'en 1940*, (CAHIERS DE LA FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES, CLX), Paris, Armand Colin, 1968, p. 75.

38 ALBERT FASBENDER, "La culture intellectuelle et la femme", in *Les Cahiers mosans*, IV.1927, p. 505.

39 HENRI DAVIGNON, *Souvenirs d'un écrivain belge (1879-1945)*, Paris, Plon, 1954, p. 170 et M.F. INIAL, *Henri Davignon écrivain belge*, (THE CATHOLIC UNIVERSITY OF AMERICA, STUDIES IN ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES, XXXVI), Washington D.C., The Catholic University of America Press, 1948, p. 79-109.

40 HENRI DAVIGNON, *Tout le reste est littérature... Essai sur le milieu belge*, Bruxelles, Nouvelle Société d'Édition, 1937, p. 76-77.

41 *Idem*, p. 78.



- L'écrivain et homme politique Pierre Nothomb.
(*Alphabet illustré de l'Académie*, Bruxelles, ARLLFB, 1995, p. 204)

Cette 'réalité', plus exactement ce paradigme, est la trame d'*Aimée Collinet*, roman patriotique écrit par Davignon en 1924 et qui contient un inventaire assez complet des dons et actions attendus d'une femme. Aimée Collinet, native de Stavelot, est en exil en Angleterre pendant la guerre. Là, elle flirte avec un soldat canadien qui, avant de partir vers une dangereuse expédition, lui demande de l'épouser. Elle accepte car : "[Elle voyait] clairement son devoir. Elle ferait comme les autres petites épouses. Ayant tout donné à celui qui risquait tout, elle prendrait mieux sa part du grand effort collectif"⁴².

Mais l'époux meurt. Aimée pour se consoler et oublier son chagrin s'engage comme infirmière. Sa tâche n'est pas trop laborieuse, une amie la lui explique : "Vous n'avez qu'à passer matin et soir parmi eux avec un air de courage et de vie. Ils ne demandent pas qu'on leur parle. C'est un effort à vous imposer et vous serez récompensée par le sentiment d'être utile. (...)"⁴³. C'est là l'image légendaire - incarnée par la reine Elisabeth - de la jolie infirmière parée d'un tablier blanc qui, pareille à un ange, déambule parmi les blessés en leur prodiguant sourires et douceurs⁴⁴.

La guerre finie, Aimée Collinet retourne en Belgique et participe à la reconstruction du pays : elle aide les veuves et raisonne les mécontents et les déçus. Afin de donner un aboutissement total à son œuvre, elle accomplit un ultime sacrifice : elle offre sa vie à un ancien poilu dont la femme est morte et qui se retrouve seul avec six jeunes enfants : "Il n'est plus question d'amour ni d'amitié, l'un et l'autre sont des maîtres égoïstes qui déchirent et ne savent pas créer. Que la vie s'émeuve et cède à leur délicieux tourment, c'est, hélas ! une loi commune. Quand il s'agit d'un devoir à remplir, d'un foyer à relever, d'un pays à agrandir, rien n'équivaut au don désintéressé et lumineux d'une âme"⁴⁵.

Le sacrifice d'Aimée clôt le roman et correspond à l'absolu de la fonction de la femme après la guerre : donner des enfants à son pays. Il est entendu que la maternité est le service militaire de la femme et peut être assimilée à un impôt du sang. En ayant des enfants, l'épouse affirme manifestement la virilité de son mari, elle lui donne une marque extérieure de virilité et compense les frustrations de l'après-guerre. Ainsi, Carlo de Mey achève *Pierre le mutilé* sur un message d'espoir, exprimant toute la demande adressée à la femme : "Il y a donc Pierre et sa femme et, par dessus eux, l'enfant qui viendra. Pierre salue sa prolongation et celle des morts dans sa postérité. Quand il étreint sa femme,

42 HENRI DAVIGNON, *Aimée Collinet*, Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1924, p. 42.

43 *Idem*, p. 53.

44 Voir pour la réalité et la naissance de cette légende : ELIANE GUBIN & VALÉRIE MONTENS, "La symbolique de la souffrance. Les infirmières en 1914-1918", in *Sextant. Revue du groupe interdisciplinaire sur les femmes*, n° spécial : *Femmes et médecine*, n° 3, hiver 1994-1995, p. 83-106.

45 *Idem*, p. 317.

c'est maintenant toute une portion du monde qu'il embrasse. Et c'est une force pour lui de savoir la place qu'il occupe dans la Communion des Saints"⁴⁶.

Le rôle rédemptoriste de la femme est exploité avec plus d'intensité encore par Pierre Nothomb, figure essentielle des lettres catholiques belges de l'époque et acteur principal de l'histoire du nationalisme belge⁴⁷. Volontiers, il met en scène des personnages féminins qui compensent la moralité parfois ambiguë de ses héros. Cette 'mise en scène' est particulièrement visible dans deux de ses romans : *Fauquebois* et *Risquons tout*.

Fauquebois (1918) est le premier roman écrit par Pierre Nothomb. Il raconte l'itinéraire d'un jeune homme qui, à la tristesse de sa noble et sage famille, commet deux des sept péchés capitaux : la luxure et l'orgueil⁴⁸. Heureusement, le bel Octave est entouré d'une multitude de jeunes filles, éprises de lui, qui s'immolent pour racheter ses fautes. L'une d'elles va jusqu'à entrer dans les ordres et à se mortifier cruellement afin de lui assurer "son bonheur d'ici-bas et sa vie éternelle, éloigner de lui, s'il se peut, la tentation ou tout au moins le châtement"⁴⁹. Ainsi grâce aux sacrifices des personnages féminins, l'auteur peut s'adonner impunément aux descriptions des tourments moraux de son héros.

En 1925, deux ans après que le Comité de Politique nationale créé par Pierre Nothomb dans le but d'accroître les territoires belges, ait dû se résoudre à l'échec, la *Revue générale* édite, en épisodes, le roman *Risquons tout*. Dans ce livre, Nothomb raconte l'histoire de Jean-Louis Duvelin, jeune homme issu d'une famille monarchiste et patriote et lui-même prêt à tout sacrifier pour la grandeur de sa nation. Atrocement déçu par la signature, en 1839, par la Belgique du Traité des XXIV Articles, il dérive vers le déshonneur démocratique et républicain et se joint aux révolutionnaires français qui, en 1848, tentent de gagner la Belgique par la commune de Risquons-Tout. Par cet acte, il provoque la mort de son père et l'affliction de ses frères. La famille du parjure semble vouée éternellement à la dérélition et à l'opprobre quand, à la fin du récit, la fille du traître décide de sacrifier son bonheur afin de soigner ses oncles. Elle sait qu'en s'immolant "tout rentrera dans l'ordre. L'équilibre rompu par son père

46 CARLO DE MEY, *op.cit.*, p. 120.

47 FRANCIS BALACE, "Fascisme et catholicisme politique dans la Belgique francophone de l'entre-deux-guerres", in *Handelingen van het XXXII^e vlaams filologencongres*, Louvain, 1979, p. 146-164 et JEAN BEAUFAYS, "Aspects du nationalisme belge au lendemain de la Grande Guerre", in *Annales de la Faculté de Droit de Liège*, 1971 (XVI) n°1-2, p. 105-171.

48 Notons que c'est lors d'un séjour en ville qu'il se laisse séduire par la perversion. Ce n'est pas un hasard : pour les écrivains catholiques de l'époque, la ville est un lieu de débauche et de décadence; elle symbolise la modernité et le machinisme. Elle est le 'lieu' des artistes avant-gardistes, des 'décadents'.

49 PIERRE NOTHOMB, *Fauquebois*, Paris, Plon, 1918, p. 138.

sera rétabli”⁵⁰. Il semble que grâce au dévouement de l’unique personnage féminin du roman, Nothomb se soit permis d’exprimer toute son amertume de ne pas avoir su poursuivre ses ambitions annexionnistes. Sans ‘l’immolation’ consentie à la dernière page, le roman eut été pleinement pénétré des turpitudes d’un héros dont le manque de sagesse, d’humilité et de résignation face à la fatalité - le jugement divin - pourrait sembler suspect.

A une époque où les instances ecclésiastiques refusent aux écrivains catholiques le droit de dépeindre les tourments psychologiques de l’homme et où, pour cette raison, les œuvres de François Mauriac et de Georges Bernanos sont âprement discutées, Nothomb contourne cet interdit en utilisant les propensions sacrificielles supposées de la femme. De cette manière, il assure à ses œuvres l’équilibre moral nécessaire à leur acceptabilité. Les sacrifiées répondent d’ailleurs toujours à l’équilibre - déjà rencontré chez Henri Davignon - qui exige d’une femme qu’elle soit à la fois aimante et sage : “C’est la femme émue certes devant l’amour, et frémissante de son mystère, mais décidée, brûlante, exaltée. Elle ne doute de rien, ne songe à rien d’autre, ne voit plus rien d’autre au monde. Et pourtant quel équilibre, quel intérêt déjà pour le foyer futur, quelle vision de la vraie vie !”⁵¹.

3. Les bas-bleus et les moralisatrices

Une investigation qui s’emploie à découvrir la relation qui unit la femme et la littérature catholique d’expression française induit une interrogation sur la place de l’être féminin dans ce champ de production particulier. En tentant de répondre à cette question, on s’aperçoit très vite que cette place est établie selon le système qui, à l’époque, installe la femme dans la société en lui interdisant de jouer un rôle de producteur économique. Plus spécifiquement, les barrières qui entravent l’accès des femmes à l’exercice de l’écriture sont comparables à celles qui l’empêchent de pratiquer une profession juridique. Dans ces deux cas, les femmes sortent de leur mission, prennent publiquement la parole et se libèrent de leur statut d’éternelle mineure. Pour les disciples masculins de la déesse Thémis, ces ambitions sont insupportables : la mission familiale de la femme est incompatible avec un travail à responsabilité qui risque de lui faire perdre sa ‘pudeur’ et sa ‘féminité’, signes et garants de la santé morale de la société. Les hommes craignent également la concurrence féminine ainsi que la perte de prestige de la profession si celle-ci se féminise⁵². Les notables catholiques semblent, eux, avant tout inquiets du préjudice pour l’institution familiale que représente l’accessibilité des femmes aux postes à responsabilité. Ainsi, en 1922, quand Paul Segers, alors député et personnalité

50 ID., *Risquons tout*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1926, p. 219.

51 PIERRE NOTHOMB, *Fauquebois*, p. 216.

52 “L’accès des femmes aux professions juridiques”, in *Sextant. Revue du groupe interdisciplinaire sur les femmes*, n° 4, IV.1995, p. 103-104.

influente de la Fédération des Cercles du Parti catholique, s'inquiète de la loi qui vient de permettre aux femmes d'exercer la fonction d'avocat, il est convaincu du caractère exceptionnel de cette ascension professionnelle. Ce qu'il craint d'avantage, c'est l'"exode des foyers" : l'abandon du foyer par les femmes. Ce bouleversement social provoquerait selon lui une grave crise du bonheur et de la vertu ⁵³.

C'est pour les mêmes raisons que le droit de la femme à l'écriture est dénié et qu'on renvoie les 'bas-bleus' - les femmes à prétentions littéraires - dans les contrées de l'anormalité féminine ⁵⁴. Georges Doutrepoint, écrivain catholique notoire, professeur à l'Université de Louvain et membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, expose clairement les 'réserves' qu'inspire la femme consacrant sa vie à la littérature :

"Il ne s'agit pas de condamner la femme de lettres pour incapacité littéraire puisqu'elle a fait ses preuves. Mais on peut la condamner pour des raisons d'ordre social (...). A certains égards le bas-bleuisme est un terrible phénomène social. Il est désorganisateur de maints foyers uniquement par le fait que la profession de gent de lettres entraîne aux fréquentations dangereuses que les intéressées (des intellectuelles !) masquent sous l'appellation d'études de mœurs ou d'enquêtes préparatoires. Ici la femme s'expose plus que l'homme, c'est à dire que - soit réalité, soit préjugé masculin - elle expose plus que l'homme sa réputation et sa vertu que l'homme ne le ferait. Elle contracte souvent le germe de ce mal que notre époque a dénommé la 'peur de l'enfant'" ⁵⁵.

La femme est pourtant autorisée à prendre la plume si elle le fait afin de servir sa fonction procréatrice. C'est pourquoi Doutrepoint écrit : "[Les] femmes de lettres (...) non seulement ont la peur de l'enfant, mais elles oublient de le mettre dans leur livre, elles qui sont si bien faites pour le chanter puisqu'elles ont du talent et qu'elles sont femmes. Mais non c'est à croire qu'elles n'ont jamais été des bébés et qu'elles sont nées Amazones" ⁵⁶.

Une petite poignée de femmes dont les itinéraires et les modes d'agrégation sociale restent à étudier, se conforme à cette direction et prend la plume afin d'écrire des contes pour enfants, des romans moralistes ou des poèmes chantant la plénitude de la maternité et du sacrifice ⁵⁷. Les plus connues sont Maria Bierme (née en 1863), Claude Bernières

53 PAUL SEGERS, "La femme-avocat", in *La Revue générale*, V.1922, p. 536-537.

54 Notons que le discours catholique est loin d'avoir l'apanage de ce renvoi. On lira à ce propos : NATHALIE HEINICH, *Etats de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996, p. 264-266.

55 GEORGES DOUTREPOINT, "Du féminisme littéraire en France", in *La Revue générale*, V.1931, p. 585-586.

56 *Ibidem*.

57 Plusieurs de ces femmes publieront des contes pour enfants dans la collection Roitelet de la maison d'édition catholique Durendal fondée en 1934.



• L'écrivain Cécile Gilson de Rouvrex peinte par Jacques Lalaing en 1913.
(Archives personnelles de la famille Gilson de Rouvrex)

(de son vrai nom Hélène Avril-Louf, née en 1884), Maria Van Elesem (née en 1877), Julienne Moulinasse (née en 1893), Blanche Rousseau (née en 1875), Marie de Villermont (née en 1858), Maria van den Steen de Jehaye (de son nom de jeune fille de Villegas de Saint Pierre, née en 1870), Jeanne Cappe (née en 1895) et Cécile Gilson (de son vrai nom Gilson de Rouvrex, née en 1880)⁵⁸. Tandis qu'elles contribuent sporadiquement à *La Revue générale*, *La Revue catholique des Idées et des Faits* et à des revues littéraires catholiques, ces femmes disposent d'une tribune spécifique : *La Femme belge. Revue de questions morales, sociales, littéraires et artistiques*. Ce mensuel, édité à Bruxelles depuis

⁵⁸ Pour établir cette liste non exhaustive, je me suis basée sur la sélection de l'abbé Camille Hanlet dans : *Les écrivains belges contemporains de langue française (1800-1946)*, Liège, H. Dessain, 1946, p. 412-484.

1913, est animé, entre autres, par l'abbé Cardijn, la comtesse van den Steen de Jehaye, le baron Kervyn de Lettenhove, la comtesse de Villermont et Cécile Gilson. En fait, la revue est l'organe des épouses des hauts dignitaires du Parti catholique, de la haute bourgeoisie et de la noblesse. Sa 'philosophie' peut s'énoncer en ces termes : "La femme doit être maîtresse d'apprendre tout, de devenir tout, sans sortir de sa nature de femme"⁵⁹. La *Femme belge* est donc un relais du discours catholique masculin diffusé pour et par les femmes. Par exemple, Jeanne Cappe, s'insurgeant violemment contre l'émancipation intellectuelle des femmes et contre le féminisme en général, estime que le rôle unique de la femme est de "faire la meilleure épouse, la meilleure mère et de donner au foyer familial la garantie de sa stabilité dans l'ordre"⁶⁰.

Ces femmes, quand elles écrivent, évoquent volontiers leurs semblables. Pour ce faire, elles se conforment exactement aux habitudes littéraires masculines. Quand elles représentent l'infirmière - thème cher puisqu'abondamment traité⁶¹ - elles ne se départissent pas de la 'modestie féminine' : "Dans la vallée ombreuse où l'eau chante, a sonné l'Angélus tragique...[sic] l'Annonciation des douleurs du devoir. Il faut partir. Notre poste sera modeste, loin des fièvres glorieuses de l'avant, loin du péril dans notre c...[sic] embastionné de montagnes inexpugnables"⁶².

Dans certains cas, les femmes de lettres dépassent l'édification masculine pour mieux la renforcer. C'est notamment le cas de Cécile Gilson. Ecrivain appréciée du monde catholique, elle tient (jusqu'à sa mort précoce en 1923) tous les samedis un salon qui réunit des hommes de plume, de musique et de jurisprudence⁶³. En 1921, enthousiasmé par son œuvre, l'écrivain Henri Puttemans lui propose de faire une allocution au Jeune Barreau. Cécile Gilson décline cette offre dans une lettre qui nous place devant un magnifique exemple d'intériorisation du discours dominant : "(...) je n'ai consulté que moi-même. Ce moi-même dit la vérité. Celui-là me dit : 'Pas faire ça, mon petit'. Celui-là a horreur que je me donne en spectacle et en pâture, que je sorte de mes devoirs de mère et de femme du monde. Il tolère un livre par-ci, par-là, en maugréant, et à condition

59 Phrase du dramaturge anglais Tennyson citée par la présidente de l'École supérieure pour jeunes filles dans un article défendant le recours à une éducation 'adaptée' aux filles (HARPS, "L'action de la femme catholique sur le développement intellectuel féminin", in *La femme belge*, XII.1924, p. 593).

60 JEANNE CAPPE, "Les tendances intellectualistes du féminisme contemporain", in *La Femme belge*, II.1924.

61 Le nombre d'articles consacrés aux infirmières dans *La Femme belge* est édifiant.

62 M. PÉROY, "Souvenirs d'infirmière", in *La Femme belge*, XI.1922.

63 Étaient présents à ces salons : les écrivains Maurice Dullaert et Franz Ansel, Henri Puttemans, Luc Hommel, Georges Virrès, Carlo de Mey, Pierre Nothomb, Henri Davignon, Valère Gille; Georges Systemans, administrateur du Conservatoire de musique; l'avocat Léon Rycks; Gaillet, critique littéraire de *La Libre Belgique*; Adrien van den Branden de Reeth, procureur du roi d'Anvers et le magistrat et critique littéraire Firmin van den Bosch ("Rêverie sur Cécile Gilson. Pour le premier anniversaire de sa mort (9 avril 1923)"; in *La Revue belge*, 9.IV.1924, p. 30-31 et E. GILSON, *Archives et souvenirs (1370-1970). Essai sur l'ascendance des Gilson de Rouvreur*, inédit, Bruxelles, 1981).

de ne pas devenir 'professionnelle'. Quant à la conférence, il met un veto : 'pas faire ça mon petit'⁶⁴.

De même, dans l'ouvrage qu'elle consacre à *Celles qui sont restées*, Cécile Gilson qui a elle-même reçu les médailles d'ambulancière, de la Victoire et de la Commémoration de la guerre 1914-1918, dépasse le symbole de l'infirmière douce et discrète et en fait un être affublé des tares inhérentes au stéréotype de la féminité : "Dans les lits rangés, les hommes accablés obéissent, se taisent; mais les petites infirmières groupées, si jolies, si blanches, bavardent en chuchotant, cousant vite, le nez baissé sur des morceaux de toile et de flanelle. (...) A l'heure frétilante du repas, elles ont défilé, l'assiette dans les deux mains, servant la dinette, gracieuses et inutiles; (...), elles ont apporté des images des journaux et des paroles, beaucoup de paroles... Maintenant sous les grands placards : Silence ! elles se reposent d'avoir parlé en travaillant"⁶⁵.

Les femmes de lettres catholiques écrivent fréquemment des romans ou des nouvelles dont le but est de montrer les conséquences néfastes de l'adultère et de la passion. En 1922, tandis que paraît *La Garçonne* de Victor Marguerite, Cécile Gilson écrit *Le Merveilleux été*. Dans ce roman, l'héroïne, Marceline, mère et épouse, se laisse griser par l'été et les charmes de son voisin, mais lassée par les tourments que provoquent tant d'émotions, elle décide de regagner son foyer. Résolue, elle retrouve sa famille en concluant : "Ouvre la porte. Ton mari, tes enfants sont là. Excuse-toi d'un mot, souris à tes petits. Assieds-toi à ta place vide, sous la lampe. Ah, oui...les groupes de familles sont étroits... ils ne peuvent être rompus, ils saignent à mourir..."⁶⁶.

Le roman est récompensé par le Grand prix du Brabant et sa moralité applaudie par les critiques catholiques⁶⁷. L'un des amis de l'auteur, le poète Paul Avort lui écrit enthousiaste : "Oui, j'aime votre santé, votre harmonieuse et réconfortante santé. Quelle superbe revanche sur 'La Garçonne' ! En ces temps de pessimisme morbide et de réalisme éhonté, à l'heure où les plus talentueux écrivains sont convaincus de spéculer sur les bas instincts de l'individu et prostituent leur plume au mercantilisme littéraire, vous entreprenez une œuvre 'saine'"⁶⁸.

Le roman de Cécile Gilson, antithèse de celui de Victor Marguerite, délivre de l'inquiétude; il définit les intentions et les dispositions d'une femme résignée à intégrer la société sans chercher à la bouleverser. L'effet lénifiant qu'il procure est sans doute

64 Cité dans HENRI PUTTEMANS, *op.cit.*, p. 37.

65 CÉCILE GILSON, *Celles qui sont restées*, Bruxelles, Oscar Lamberty, 1919, p. 15-18.

66 ID., *Le Merveilleux été*, Paris, G. Crès & Cie, 1922, p. 1922.

67 Seule la très sévère *Revue des lectures*, publiée à Paris par l'abbé Bethlehem, trouve le livre "trop passionné pour être recommandé à tous"(C. BOURDON, 15.III.1923).

68 Lettre de Paul Avort à Cécile Gilson (*Archives personnelles de la famille Gilson*, 28.III.1923).

garanti par le fait qu'il est écrit par une femme. Henri Davignon apprécie tout particulièrement la Marceline décrite par Cécile Gilson : il récupère ce personnage et en fait un prototype qu'il utilise afin de prouver l'existence de la réalité féminine belge : "Le roman de Marceline est celui d'une âme moyenne de chez nous. L'été peut déployer autour d'elle, en elle, les fastes amoureux d'une aventure passionnée. Elle la vivra plus en rêve qu'en réalité, et, en cela, elle est bien de sa race et de notre pays"⁶⁹.

Bref, le personnage de Marceline, explicitement annexé par Davignon, nous donne l'exemple d'une relation immédiate entre le monde féminin et masculin à l'intérieur d'un groupe social où les femmes participent directement à la construction littéraire de la 'réalité' des hommes.

4. Conclusion

La 'femme éternelle' peinte par les écrivains catholiques d'expression française d'après-guerre apparaît comme constitutive d'une 'présence au monde' où l'ontologie de la femme est déterminée exclusivement par son interaction avec les maris, les pères et les enfants. Une perspective globale tentant d'examiner la matérialité littéraire de cette ontologie permet de dégager la figure emblématique de la femme-ange-gardien, souvent incarnée par la mère. Il appert que ce personnage récurrent a une fonction déterminante de cohésion familiale, sociale et nationale. Cette représentation participe à la revendication politique d'une revalorisation des valeurs collectives et traditionnelles qu'énonce le milieu social - masculin et féminin - qui la 'fabrique'. Pour ce milieu social issu de la noblesse et de la grande bourgeoisie, la structure familiale est l'espace essentiel de la transmission d'un patrimoine politique, culturel et social qui justifie un système de valeurs basé sur la tradition, l'honneur, le patriotisme, le prestige et la virilité⁷⁰. Lieu de reproduction, la famille structure une identité sociale dont la femme et les principes catholiques sont les dépositaires. Socialisés selon ces valeurs bourgeoises et guidés par l'exemple des panégyriques de la famille d'Henri Bordeaux et de Paul Bourget⁷¹, les écrivains catholiques traditionalistes prétendent défendre, dès la fin du XIX^e siècle, l'institution familiale menacée par la modernité et ce, grâce à leurs 'romans à thèse'. La guerre de 1914-1918 ayant accéléré l'éclatement de la cellule familiale, la nécessité de se consacrer à son apologie apparaît comme un impératif absolu. Ainsi, tandis que Charles Maurras gagne une audience record dans le monde catholique français et belge, les écrivains partageant ses postulats réactionnaires s'empressent de rappeler la vocation

⁶⁹ HENRI DAVIGNON, *Tout le reste est littérature...*, p. 95.

⁷⁰ Le système de valeurs de ce milieu a été étudié pour la France : ERIC MENSION-RIGAU, *L'enfance au château. L'éducation familiale des élites françaises au XX^e siècle*, Paris/Marseille, Rivages, 1990 et *Aristocrates et grands bourgeois. Education, traditions, valeurs*, Paris, Librairie académique Perrin, 1997.

⁷¹ Notamment : MATTHIAS YEHOSHUA, "Paul Bourget, écrivain engagé", in *Le Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 45, I-III.1995, p. 14-29 et MARY LOUISE ROBERTS, *op.cit.*, p. 199-142.

maternelle de la femme. En cela, ils participent à la politique nataliste de l'époque et aux discours très répandus qui déplorent la 'masculinisation' - en fait fantasmatique⁷² - des femmes, présage de la faillite de la culture occidentale.

* CÉCILE VANDERPELEN (°1974) est licenciée en Histoire contemporaine de l'Université libre de Bruxelles depuis octobre 1997. Son mémoire, intitulé *Une littérature sous influence. Le monde catholique et la littérature (1918-1930)*, a été récompensé par le prix Suzanne Tassier. Actuellement, elle prépare une thèse de doctorat portant sur le monde catholique et la littérature (1918-1945).

72 Les historiennes ont montré à quel point le cliché de la garçonnesymbole-des-années-folles est éloigné de la situation réelle des femmes françaises des années vingt (notamment CHRISTINE BARD, "Lecture de 'La Garçonnes'", in *Questions actuelles au féminisme. Les Temps modernes*, n° 593, IV-V.1997, p. 78-95; ANNE-MARIE SOHN, "Entre-deux-guerres. Les rôles féminins en France et en Angleterre", in GEORGES DUBY & MICHELLE PERROT (dir.), *op.cit.*, t. 5 : FRANÇOISE THÉBAUD (dir.), *Le XX^e siècle*, Paris, Plon, 1992, p. 91-113 et MARIE LOUISE ROBERTS, *op.cit.*).